

“L’aporie de lui,” in Fernanda Bernardo,  
ed., *Derrida à Coimbra – Derrida em Coimbra*  
(Viseu: Palimage, 2005), 295-305.  
ISBN 972-8575-96-3

## L’aporie de lui

Safaa Fathy

Je tenterai ici de lire, de m’approcher, d’un texte canonique et marginal à la fois de la littérature arabe en général et du mysticisme musulman en particulier. Ce texte, dit-on, serait le texte fondateur de ce qu’on a coutume d’appeler aujourd’hui le poème en prose. Le manuscrit de ce texte a été découvert et publié en 1935 par l’orientaliste anglais, Arthur John Arberry. Puis, il est de nouveau tombé dans l’oubli. Le texte aussi bien que son auteur. Tout fondamental qu’il est à la pensée mystique et à la littérature, il a néanmoins été recouvert par la poussière des bibliothèques, enfoui au fin fond des archives. *Le livre de Haltes et des Adresses* est cependant mentionné à cinq reprises dans les écrits posthumes de cinq de ses successeurs, et notamment Ibn Arabi. Ces citations sont toutes répertoriées par Arberry dans l’introduction à sa traduction anglaise de *Ketab al Marwaqi Wal Mukhatabat*. Mais les manuels de classement de penseurs soufis (tabaqat) ignorent presque tous l’existence de ce penseur-là. Lui-même, Muhammed Ibn Abd al Jabbar al Niffari a disparu sans laisser d’autre trace que sa pensée. Il fut originaire, dit-on, d’un village babylonien, en Iraq, cité dans le talmud. Je cite Arberry, lui-même citant un archéologue nommé Ralinsen: «In modern Niphar we may recognise the Talmudical Nopher, and the Assyrian Nipur, which is Nifru (= Nimrod) [...] Arab writers record a number of remarkable traditions [...]»<sup>1</sup>. On dit que Al Niffari de Niffar, ou Nimrod, a vécu en Egypte, à Alexandrie, et qu’il est enterré dans un village égyptien dans une sépulture restée à ce jour totalement inconnue. Venant après al Halladj dont le sort et la mort par crucifixion conduisirent par

---

<sup>1</sup> *The Marwaqif and Mukhatabat of Muhammed Ibn Abdi L’Jabbâr A-Niffari*, translated by John Arberry, Cambridge University Press, 1935, p. 5.

une espèce de voie négative tous les penseurs qui lui ont succédé, notamment Ibn Arabi, à ne pas suivre ses pas ni à se réclamer ouvertement de son œuvre, ni à faire de déclarations semblables aux siennes concernant la manifestation de Dieu dans l'homme et leur unité ontologique, Al Niffari serait pourtant le penseur majeur de l'école de Halladj.

Al Niffari laisse une œuvre dit-on, non rassemblée, fragmentée, et c'est son petit-fils, fils de sa fille, (puisqu'il n'y a aucun récit attesté de sa vie ni de sa mort) qui porte curieusement aussi le nom de Al Niffari, qui établit le manuscrit. Al Niffari est mort selon Arberry en 354 (ou 3 ou 2 ou 9 ou 60 ou 61 selon les récits divers) de l'hégire, c'est-à-dire au X<sup>ème</sup> siècle de notre ère. Il aura vécu sans rien laisser d'autre que quelques manuscrits virtuellement ou spectralement destinés à l'Anglais Arthur John Arberry, puis il disparaît à nouveau. Une deuxième vie a été pour ainsi dire insufflée dans le corps de ces aphorismes dont son œuvre est composée par le poète contemporain arabe Adonis, et par une série d'autres poètes suivant sa trace.

Ce passage de la religion à la littérature souligne un fait: que les écrits soufis sont désormais dans les mains des littéraires. Littérature ou religion, la frontière n'est que leurre, et la fiction de Dieu reste une source fondamentale de la poésie et de la chose poétique. Je me réfère ici à *Sauf le nom*<sup>2</sup> et à toute la poésie pensée de la théologie négative et de l'apophatique. La pensée de la non-reconnaissance, voire de la non-identité ou la non-définition aporétique; du comme si; de ce qui n'est pas au nom de ce qui est; du n'est pas parce qu'il est; du «ni ceci, ni cela». Cette pensée renvoie à une absolue figure de non-lieu. Celle-ci pourrait être l'espace de quelque chose traduisible en mots et serait ce qu'on appellerait (faute de mieux) poésie. J'y reviendrai.

Dans «Comment ne pas parler», Derrida définit ainsi la pensée apophatique: «Ce "n'est" ni ceci, ni cela, ni sensible, ni intelligible, ni positif, ni négatif, ni dedans, ni dehors, ni supérieur, ni inférieur, ni actif, ni passif, ni présent, ni absent [...] il "n'est" pas et ne dit pas ce qui "est"»<sup>3</sup> Les écrits de al Niffari trouvent leur lieu et leur séjour dans cette pensée apophatique. Sa pensée tourne autour de l'homme, comme si elle le repoussait physiquement dans un non lieu absolu, dans l'aporie de l'aporie, sans recours et sans arme, sans connaissance ni reconnaissance. Elle est la pensée du désert et le désert de l'homme.

Dans un texte d'une tout autre facture, *Force de loi*, Derrida parle de la différence comme différence de force, de la différance en tant que force différée dif-

---

<sup>2</sup> J. Derrida, *Sauf le nom*, Galilée, Paris, 1993.

<sup>3</sup> J. Derrida, «Comment ne pas parler» in *Psyché*, Galilée, Paris, 1987, p. 146.

férante. Il lie aussi la force et la forme, et ceci dans un rapport qu'entretient la force avec la signification. La signification ainsi peut être une force illocutionnaire ou une force performative du verbe et du nom; une force rhétorique d'affirmation et de signature. La force (permettez-moi de lui donner un attribut: souveraine) se place aussi dans des situations terriblement paradoxales où la plus grande force et plus grande faiblesse peuvent s'échanger, et échangent, leurs places. Je cite: «[...] mais aussi et surtout de toutes les situations paradoxales où la plus grande force et la plus grande faiblesse s'échangent étrangement»<sup>4</sup>.

Il s'agirait ici d'aller depuis la pensée de Derrida à la rencontre de cet échange et de désigner le lieu de la plus grande force et de la plus grande faiblesse et de tenter d'apercevoir comment ils échangent leurs places chez ce penseur ou poète Al Niffari. Chez un penseur du divin de l'humain, la plus grande force est celle de divin, et la plus grande faiblesse est celle de l'humain. L'inversion inverse ici non la force, mais la reconnaissance, ou la définition ou l'identité. L'homme otage de l'aporie absolue ne se définit pas, et ne se laisse pas définir. Dans la halte de Al Niffari, le séjournant prend presque la place de Dieu, puisqu'il ne peut être défini, il devient asymptotique, et résiste ainsi aux signes, il est ni ceci, ni cela... Ici, et à propos de ce dont je vais parler, il s'agit de la plus grande force divine face à la plus grande faiblesse humaine, voire bestiale. La fourmi, par exemple, est l'un des rares animaux du mysticisme arabe.

Dans son premier séminaire sur la bête et le souverain, Derrida assigne deux places à la bête et au souverain. Il y a d'une part et il y a d'autre part. Deux pôles donc. La bête et le souverain. Ou alors elliptiquement, Dieu et l'homme. Dans ce face-à-face chez Al Niffari, l'homme est semblable à la bête, il est infrahumain, tandis que Dieu est semblable à lui-même, surhumain. Entre les deux pôles, les deux positions, il y a attraction. Cette attraction ontologique, de fascination, d'amour, d'élection et d'exclusion narcissique est commandée par Dieu. Cependant, dans le *Livre des haltes ou des stations* d'Al Niffari, cette position est doublement inversée. Dieu parle, commande l'aporie à l'homme. Mais sa parole est une citation. Niffari écrit au nom de Dieu ce qu'Il (alias Dieu) a dit. Ainsi, ces dires ou ces aphorismes commencent par cette phrase: «il m'arrêta dans la halte et il m'a dit». Il m'a dit. Il m'a élu pour me dire. L'homme faible déjà apophatique comme Dieu, donne la parole et fait parler Dieu à lui, afin de se remettre dans le non lieu aporétique.

Dans le même séminaire, Derrida donne à cette analogie un pouvoir d'inversion possible institué, porté virtuellement, par cette même analogie entre la bête

---

<sup>4</sup> J. Derrida, *Force de loi*, Galilée, Paris, 1994, p. 20-21.

et le souverain, et j'y ajouterai entre l'homme et Dieu. Toute décision souveraine, dit Derrida, doit «échapper à l'ordre du possible»<sup>5</sup>, ainsi une décision souveraine ressemblerait à une indécision puisqu'elle traverserait l'épreuve de l'aporie, et elle deviendrait ainsi, comme Al Niffari fait dire à son Dieu, une non-intention, une destitution de pouvoir, de tout pouvoir décisionnel. Dieu, par le dire de Al Niffari, dit à l'homme par la voie de la citation, par un dire performatif et constatif à la fois, d'être homme et d'être Dieu. Aux commandements, l'homme doit répondre dans le silence, dans le non-lieu, ne sachant ni où ni comment il faut aller. C'est Dieu qui signe les deux livres de Al Niffari. Ce que je vais tenter de faire ici, c'est de voir que cette inversion double de Dieu et de l'homme à travers la citation prêtée par l'homme à Dieu (et qui assigne l'homme dans une espèce de non chemin, et renvoie à l'errance, et au non lieu), que cette inversion donc, est l'une des formes les plus inattendues de la souveraineté.

Mais avant de m'engager dans cette voie, je vais faire un petit détour de côté de Al Niffari. Nomade, vagabond des lettres et des lieux, ne connaissant ni position, ni contrée, ni séjour, ni repos, ni place, ni reconnaissance, ni sépulture, dernière demeure, Muhammed Ibn Abd Al Jabbar Ibn al-Hassan Al Niffari, du X.<sup>ème</sup> siècle portait bien son surnom de «l'Errant». Et le mot errance en arabe se confond avec le mot aporie. *Tereh*. Même les dates multiples de sa naissance et de sa mort en disent long sur la destinée d'un effacement qui ne fait que l'inscrire dans le paysage de l'aporie, tout en annihilant sa trace aussitôt inscrite. Il a écrit, et visiblement cela est la seule vérité attestée le concernant. Il a écrit l'écriture de l'indicible depuis l'aporie de lui, lui l'homme qui porte son nom, et l'homme paradigme de l'homme et l'homme métonymie de lui. Cette absence de chemin qu'il faut endurer dans la fiction apophatique de Al Niffari, ce pouvoir non pour arriver quelque part mais pour pouvoir être nulle part et y demeurer, dit que souveraineté il y a, une souveraineté qui ne se mesure qu'à la force de l'indicible. Cette non-voie, où l'impossible prend place comme aporie, est, je dirais, une sorte de souveraineté sans pouvoir. Une souveraineté qui consiste simplement à endurer l'aporie en tant que telle.

Derrida dit qu'entre la bête et le souverain, il y a une affinité et par conséquent une inversion narcissique possible (A cat may look at a king, comme disent les Anglais). Dans les haltes de Al Niffari, le devenir humain du divin et le devenir divin de l'humain peuvent virtuellement échanger leur place dans l'analogie. La plus grande force, Dieu, bascule dans la position de la plus grande faiblesse, l'homme, et vice-versa. C'est la force de la citation qui effectue cette potentialité de l'inversion. La citation dote l'être souverain, Dieu, de sa suprême souveraineté

---

<sup>5</sup> Séminaire, *La bête et le souverain*, 19 décembre 2001.

tout en le privant d'elle parce que c'est lui, Al Niffari, qui dit en disant «il m'a dit»: «dit-il», «il me dit». Je cite Al Niffari: «il m'arrêta dans l'errance *Teceh* (mot par lequel j'ai déjà traduit aporie) [...] il me dit [...] Sur terre, il n'y a plus de chemin», «Il me dit: Celui qui ne marche pas dans le chemin ne parvient pas jusqu'à moi»<sup>6</sup>. Voici la traduction d'Arberry, elle est plus explicite: «There is no highway above the Earth [...] Whoso walks not about in the highway, is not guided into Me»<sup>7</sup>. Ainsi la topologie de l'errance, aussi paradoxale que cela puisse paraître, est indiquée, sur terre il n'y a pas de chemin, il y a absence de chemin, il y a nulle part et partout. Et la chose est encore mille fois plus compliquée, mais je me tiendrai ici uniquement à ce schème. Dans l'absence de chemin, il y a élection et exclusion. Toutefois l'élection échange étrangement sa place avec l'exclusion. Ainsi, dans la halte de la Magnificence: [il m'a dit] «Si tu viens vers moi, amène les tous avec toi ou apporte toutes choses avec toi (ma traduction) sinon je ne te recevrai pas; et si tu les amènes je les retournerai, et personne ne te sera d'aucun secours (ma traduction)»<sup>8</sup>.

L'élu ne sera élu qu'en étant exclu, et ne sera exclu qu'en étant élu. La condition de l'un et de l'autre est la même, c'est d'être seul, nulle part, et l'issue est totalement sans issue, comment être dans ce non-être? Je cite encore Al Niffari dans la halte de l'errance ou de l'Aporie: «il me dit: S'ils t'accompagnent, je les reçois et te rejette. Et s'ils *ne viennent pas* (ma traduction), je leur pardonne et te blâme [...]»; ou ceci: «Et tiens-toi dans l'ombre de l'un des plus miséreux, et demande-lui de m'implorer, mais toi ne m'implore pas, afin de ne pas refuser à un autre que toi de m'implorer. Ainsi tu seras contre moi et je t'humilierai»<sup>9</sup>.

Il s'agirait donc d'un souverain absolu qui analogiquement met l'homme face à lui, élu par lui, dans une auto-position, ou dans une ipséité impossible et par là même souveraine. Par deux voies: celle de l'inversion où Dieu prendrait la place de l'homme dans une inversion analogique; et par l'apophasis: ta position d'homme serait ni ceci, ni cela [...]

Le mot «aporie», traiterait, selon une note de Derrida sur *Sein un Zeit*, «[...] du présent, de la présence et de la présentation du présent, du temps, de l'être et surtout du non-être, plus précisément d'une certaine *impossibilité* comme non-viabilité, comme non-voie ou chemin barré : il s'agit de l'impossible ou de l'impraticable»<sup>10</sup>. A partir d'Aristote, Derrida donne ainsi un exemple de cette impossibi-

---

<sup>6</sup> *Livre des Stations*, traduit par Maat Kábbal, édition de l'éclat, 1989, p. 84.

<sup>7</sup> Arberry, p. 81.

<sup>8</sup> Niffari, *Livre des Stations*, p. 83.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 85.

<sup>10</sup> J. Derrida, *Apories*, p. 33.

lité, celle de déterminer le temps comme étant ou non-étant<sup>11</sup>. Ne serions-nous pas dans cette impossibilité avec le séjournant dans la halte? Là où Al Niffari donne l'expérience en tant que paradigme d'une expérience de non-voie depuis un non-lieu devant Dieu. Cette non-voie ne fait que d'une part renvoyer l'humain au plus grand (voire à la souveraineté de souveraineté même); et d'autre part au plus petit, voire à la destitution absolue. Là qui n'est pas une place, serait comme s'il était des «lieux de dislocation aporétique»<sup>12</sup>. Le lieu de l'humain face au divin est un lieu où l'homme est précisément celui qui n'est pas. Ainsi ce qui s'annonce à travers les haltes se rapporterait à l'expérience en tant qu'expérience de non-lieu ou de non-chemin, de l'indicible et ainsi d'une souveraineté dépouillée d'elle-même. La plus grande force devient aporétiquement la plus grande faiblesse. Cela serait comme dit Derrida dans *Apories*, le passage et le non-passage qui s'accouplent aporétiquement et de «l'expérience comme endurance et comme passion [...] ou restance interminable»<sup>13</sup>. Le *Livre des haltes* traverse cette négativité et ne demeure pas en elle. Elle va devenir, cette négativité, et elle serait en devenir autre que ce qu'elle nomme ou annonce. Une affirmation.

Dans *Apories*, Derrida identifie un rapport énigmatique: «C'est bien un certain rapport énigmatique entre *mourir*, *témoigner* et *survivre* qu'il s'agirait ici pour nous d'approcher»<sup>14</sup>. Dans *Les haltes*, l'épreuve de l'aporie consiste à dessiner dans le vide des traits qui relient l'homme fini de sa finitude, donc élu et exclu, à Dieu. A Dieu qui élit et exclut et qui rapporte à lui en tant que témoin de lui, c'est-à-dire Dieu, et en tant que témoin de soi-même et de sa propre ipséité d'homme, par définition toujours survivant à l'autre. «L'aporie ultime, c'est l'impossibilité de l'aporie comme telle»<sup>15</sup>, pourrait-on dire avec Derrida.

Le deuxième livre de Al Niffari est celui des «adressés». Il n'est pas encore traduit à ma connaissance en français et c'est pour cela que je m'appuierai exclusivement sur la traduction d'Arberry. Dans *Les Adresses* Al Niffari a recours à une autre rhétorique pour faire parler Dieu. Chacune des adresses commence par, «Ô serviteur» qu'Arberry ne traduit pas. Il remplace «Ô serviteur» par «thou». En voici un exemple: «When thou seest Me, Thou hast no strength before Me, yet Thou bearest all things.»<sup>16</sup> Dans ce livre, les deux pôles sont clairement désignés: face au serviteur il y a un Seigneur qui commande. Le Seigneur dit au serviteur

---

<sup>11</sup> Ibid.

<sup>12</sup> Ibid., p. 36.

<sup>13</sup> Ibid., p. 42.

<sup>14</sup> Ibid., p. 61.

<sup>15</sup> Ibid., p. 137.

<sup>16</sup> Niffari, traduction d'Arberry, p. 67.

qu'il serait encore plus déchu pour être élu, c'est-à-dire pour être au-dessus dans la position de son ipséité, sa souveraineté.

Dans *Voyous*, Derrida pousse très loin la déconstruction de la souveraineté et il en restitue un volet à la fois fondamental et abyssal, celui de l'inconditionnalité: «l'idée du Bien est située, à la fois inscrite et désinscrite, sur une *ligne* coupée en deux parties inégales [...] d'un *logos* qui partage selon l'*analogie* le visible sensible [...] et l'invisible comme source du visible, la visibilité invisible du visible, la condition de visibilité qui est elle-même invisible et inconditionnelle.»<sup>17</sup> Si je suis bien cette idée, l'inconditionnalité dont parle Derrida depuis des décennies concernant le pardon, l'hospitalité, le don, se nourrirait de cette source, condition du visible.

La visibilité n'est pas visible, la visibilité du soleil, comme du bien, n'est pas visible. L'idée du Bien serait, selon Derrida, la première figure de l'inconditionnel. Une espèce de surpuissance souveraine qui coupe avec l'analogie qu'elle impose, et Derrida parle dans ce contexte, je cite: «[...]de l'essence sans essence de la souveraineté». Voilà ce que je tente de dire ici, l'aporie ultime de l'homme serait une souveraineté sans essence de souveraineté. Nous voilà de nouveau dans le sans, ou le ni ceci, ni cela. Cependant, Derrida dissocie pulsion de souveraineté et exigence d'inconditionnalité. Il invite aussi à questionner et à déconstruire l'un au nom de l'autre<sup>18</sup>. Le mot qu'il choisit pourtant pour décrire cela est celui de l'impossible, «... du pouvoir, du «je peux» maître et souverain, de l'ipséité même et d'un impossible qui ne serait pas *seulement* (je souligne) négatif»<sup>19</sup>. L'impossible serait l'autre nom de l'aporie.

Il a été dit et redit que le mouvement soufi est un mouvement néo-platonicien d'origine probablement chrétienne, une origine qui valait à cette pensée une persécution et une marginalité dans le monde de l'orthodoxie aussi bien sunnite que chi'ite. Et le livre d'Al Niffari est à ce jour interdit aussi bien en Arabie Saoudite qu'en Iran. Si je reviens un peu en arrière vers la source du visible en étant invisible, je mettrai cela en analogie avec la lumière dans l'une des haltes d'Al Niffari. Cette analogie ne manquerait pas d'évoquer surtout cette autre lumière non stable, indicible et indécidable, la lumière invisible qui ordonne le mouvement de l'être et le retire dans la concordance ou la désobéissance avec Dieu. Ressemblant ainsi à *lui*, la lumière de Dieu est souveraine sans souveraineté, et l'obéissance du serviteur à cette lumière revient à sa désobéissance à elle et ainsi, encore une fois, au

---

<sup>17</sup> J. Derrida, *Voyous*, Galilée, Paris, 2003, p. 191.

<sup>18</sup> Ibid., p. 197.

<sup>19</sup> Ibid.

non-lieu de l'im-possible aporie. Dans la halte de La Lumière, Dieu dit: «*Il m'arrêta dans une (je souligne) lumière et me dit: Je ne la contracte ni ne la dilate, ne la reploie ni ne la déploie, ne la voile ni ne la dévoile.*

*Et il me dit: "Ô lumière contracte-toi, et dilate-toi, reploie-toi et déploie-toi, voile-toi et dévoile-toi". "Elle se contracta, se dilata, se repleya, se voila et dévoila. Et je vis la vérité de "je ne me contracte pas", et la vérité de "Ô lumière contracte-toi".*

*«Il me dit je ne te donne pas plus que cette expression. Je partis, et constatai que la demande d'agrément équivaut à sa désobéissance. Il me dit: Obéis-moi, car si tu m'obéis, c'est que tu ne m'as pas obéi, et aucun ne m'a obéi»<sup>20</sup>.*

L'autre nom latin de la Souveraineté serait peut-être *majestas*. Dans la halte de la Magnificence, Dieu établit la hiérarchie. Dans l'injonction de l'analogie, il y a pourtant hiérarchie. Il dit, c'est-à-dire, Dieu dit, à la troisième personne du singulier, et l'homme paradigme et métonymie de l'homme, l'a entendu dire et il répète d'après lui «il m'a dit». «Nul autre que moi ne mérite l'agrément. Aussi, n'approuve pas, car si tu le fais, je t'anihilerais»<sup>21</sup>.

La Waqfa (halte, station) dans la pensée mystique est un détroit fictif pour les âmes en attente de paradis. Ce lieu devient pour Al Niffari un non-lieu, qui fonctionne paradoxalement comme une transition entre les positions ou entre les stations dans la dislocation la plus absolue. C'est là où Dieu dit à l'homme «tiens-toi nulle part et c'est ainsi que tu seras tenu par moi». Toi l'homme, tu es l'être apophatique, tu es le ni, ni. Ni humain, ni divin, ni animal, ni pierre, ni esprit ni corps... ni, ni. Tu n'es ni aimé, ni pas aimé, tu es chez toi, et tu n'es pas chez toi, tu es matière et tu n'es pas matière, tu es élu et tu es exclu. Tu es fini, et moi aussi, dit Dieu à la place de l'homme.

Ne faut-il pas, s'interroge Derrida, distinguer entre, «[...] *d'une part* la compulsion ou *l'auto-position* (je souligne) de souveraineté (qui est aussi, rien de moins, celle de *l'ipséité* même, du même du soi-même (*meisme, de metipsissimus, meisme*) ipséité qui comporte en soi, comme l'étymologie le confirmerait aussi, *la position* (je souligne) de pouvoir androcentrée du maître de céans, la maîtrise souveraine du seigneur,» etc. [...] et, *d'autre part* cette postulation d'inconditionnalité, qu'on retrouve aussi bien dans l'exigence critique que dans l'exigence (passez-moi le mot) déconstructrice *de la raison?*»<sup>22</sup>

---

<sup>20</sup> *Livre des Stations*, p. 81.

<sup>21</sup> *Livre des Stations*, p. 83.

<sup>22</sup> Derrida, *Voyous*, p. 196.



non-lieu de l'im-possible aporie. Dans la halte de La Lumière, Dieu dit: «*Il m'arrêta dans une (je souligne) lumière et me dit: Je ne la contracte ni ne la dilate, ne la reploie ni ne la déploie, ne la voile ni ne la dévoile.*

Et il me dit: «*Ô lumière contracte-toi, et dilate-toi, reploie-toi et déploie-toi, voile-toi et dévoile-toi.*» «*Elle se contracta, se dilata, se reploya, se voila et dévoila. Et je vis la vérité de "je ne me contracte pas", et la vérité de "Ô lumière contracte-toi".*

«*Il me dit je ne te donne pas plus que cette expression. Je partis, et constatai que la demande d'agrément équivaut à sa désobéissance. Il me dit: Obéis-moi, car si tu m'obéis, c'est que tu ne m'as pas obéi, et aucun ne m'a obéi.*»<sup>20</sup>.

L'autre nom latin de la Souveraineté serait peut-être *majestas*. Dans la halte de la Magnificence, Dieu établit la hiérarchie. Dans l'injonction de l'analogie, il y a pourtant hiérarchie. Il dit, c'est-à-dire, Dieu dit, à la troisième personne du singulier, et l'homme paradigme et métonymie de l'homme, l'a entendu dire et il répète d'après lui «il m'a dit». «Nul autre que moi ne mérite l'agrément. Aussi, n'approuve pas, car si tu le fais, je t'anihilerai»<sup>21</sup>.

La Waqfa (halte, station) dans la pensée mystique est un détroit fictif pour les âmes en attente de paradis. Ce lieu devient pour Al Niffari un non-lieu, qui fonctionne paradoxalement comme une transition entre les positions ou entre les stations dans la dislocation la plus absolue. C'est là où Dieu dit à l'homme «tiens-toi nulle part et c'est ainsi que tu seras tenu par moi». Toi l'homme, tu es l'être apophatique, tu es le ni, ni. Ni humain, ni divin, ni animal, ni pierre, ni esprit ni corps... ni, ni. Tu n'es ni aimé, ni pas aimé, tu es chez toi, et tu n'es pas chez toi, tu es matière et tu n'es pas matière, tu es élu et tu es exclu. Tu es fini, et moi aussi, dit Dieu à la place de l'homme.

Ne faut-il pas, s'interroge Derrida, distinguer entre, «[...] d'une part la compulsion ou l'auto-position (je souligne) de souveraineté (qui est aussi, rien de moins, celle de l'ipséité même, du même du soi-même (*meisme, de metipsissimus, meisme*) ipséité qui comporte en soi, comme l'étymologie le confirmerait aussi, la position (je souligne) de pouvoir androcentrée du maître de céans, la maîtrise souveraine du seigneur.» etc. [...] et, d'autre part cette postulation d'inconditionnalité, qu'on retrouve aussi bien dans l'exigence critique que dans l'exigence (passez-moi le mot) déconstructrice de la raison?»<sup>22</sup>

<sup>20</sup> *Livre des Stations*, p. 81.

<sup>21</sup> *Livre des Stations*, p. 83.

<sup>22</sup> Derrida, *Voyous*, p. 196.

De la souveraineté et de l'auto-position, il en faut, face à l'autre qui dit, dans sa halte de l'errance (que j'ai appelé Aporie): «Et tu rentres chez moi, sors sans permission, car si tu la demandes, je t'emprisonnerai»<sup>23</sup>. Il indique ainsi que la négation de tout lieu (sur terre il n'y a plus de chemin) et l'impossibilité de son «avoir lieu» ou sa dislocation absolue, finissent par donner lieu à un lieu, le lieu de Dieu, le lieu *de lui*, c'est-à-dire l'*Aporie de lui* qui renvoie l'homme à nouveau au non-lieu. Pour l'endurer il faut la halte, il faut *al Waqif*, le séjournant débout dans la halte dont la position déborde et le savoir et la gnose.

Cette fiction de Dieu par l'homme à travers l'apophase de «ni ceci ni cela» fonctionne ici comme si cela était une assignation à laquelle l'homme est voué par Dieu. Une assignation non téléologique puisqu'elle ne destine pas l'homme à un lieu suprême, au lieu des lieux ou au jardin des jardins. Mais le destine au retour «éternel» sur le même non-lieu, sur l'effacement de sa propre trace, sur le désert absolu. Les «ni, ni» apophatiques ne s'adressent à Dieu, ni ne décrivent Dieu, mais son autre. Les «ni, ni» apophatiques décrivent l'homme dans le dénuement le plus absolu. L'homme serait précisément l'otage de l'aporie et le plus qu'impossible, souverain. Dieu serait peut-être l'homme, selon la rumeur qui dit que la pensée apophatique est aussi la pensée d'une sorte d'athéisme radical.

L'apophase déclare, et la déclaration est inversée, le plus faible fait dire au plus fort le dire qu'il doit lui déclarer. Mais Dieu en tant que tel ne dit pas son nom et son nom n'est pas nommé. Dans *Les haltes*, il est uniquement désigné par un pronom personnel à la troisième personne, «il m'a dit». Au passé. Et le mouvement est toujours un mouvement vertical, positionnel de l'auto-position souveraine en tant qu'elle renonce à tout pouvoir et toute souveraineté; en tant qu'elle endure l'impossible aporie de l'être et de non être à la fois. Ô serviteur (phrase omise par Arberry dans le *Livre des adresses*) «Thou hast known my place: but do not point to ME». Ne me montre pas parce que peut-être il n'y a rien. «[...] *comme rien, comme Dieu et comme Rien* [...] ce devenir-soi comme devenir-Dieu – ou Rien – voilà qui paraît impossible, plus qu'impossible, le plus impossible possible, plus impossible que l'impossible si l'impossible est la simple modalité négative du possible»<sup>24</sup>.

Al Niffari dit dans la halte de l'Aporie «je vis la victoire dans le rejet de toute chose [...] et il me dit: Si tu rejettes, tu te ruines, moi, je n'aime que les riches et abomine les pauvres; mais je ne vois en ta compagnie ni riches, ni pauvres, car je ne regarde pas les espèces.»<sup>25</sup>

<sup>23</sup> *Livre des Stations*, p. 84.

<sup>24</sup> Derrida, *Sauf le nom*, Galilée, Paris, p. 31.

<sup>25</sup> Niffari, *Le livre des stations*, p. 85.

Le rejet de toutes choses est une victoire sur les choses et sur le possible. Et dans les adresses il désigne la vision dans le point aveugle de l'aporie: Ô serviteur: «When thou seest Me in the opposites with a single vision, then have I chosen thee for myself»; ou encore: «if thou art grateful when I give, thou art not mine, nor I thine»; «Whoso sees Me, knows Me; otherwise not. Whoso knows Me, is patient concerning Me; otherwise not»<sup>26</sup>. *Wa Ella Fa Laa*.

Un autre principe est institué, celui de la répétition, “dis après moi”, “répète”: «Say: I take refuge with thy nearness against thy farness, and I take refuge with thy farness against thy hatred, and I take refuge with the finding of Thee against the losing of Thee»<sup>27</sup>.

Je reviens maintenant à l'inconditionnel, l'inconditionné qui non seulement serait l'autre face de la souveraineté sans souveraineté, mais aussi la structure même de l'événement<sup>28</sup> et, si j'ose, je doterai ici les haltes d'un espacement (ils sont d'ailleurs des espacements). Pourrais-je dire qu'ils seraient des espacements qui réserveraient à l'événement imprévisible d'un au-delà de l'être et de l'étant, la possibilité d'apparaître? Un lieu, une position, une instance de réception qui ne possède aucun horizon sauf celui de recevoir. Je ne dirais pas du tout *Khôra*. Mais poésie.

*«Il me dit: Le dicible te tourne vers la “dicibilité”, et la “dicibilité” est un Dire, et le Dire une lettre, et la lettre une conjugaison. [...] il me dit: Tu continueras d'écrire aussi longtemps que tu calcules. Et si tu ne calcules pas, tu n'écriras pas.»*<sup>29</sup>

L'événement du poème et de l'écriture, l'événement du poème en prose arabe si maudit, porte cette location et cette dislocation. Al Niffari dit, c'est lui qui dit: «il me dit: Il n'y a dans [la halte] ni affirmation, ni annihilation, ni dire, ni faire, ni science, ni ignorance»<sup>30</sup>; «Le «séjournant» (Al Waqif) naît par la concordance comme il naît par la différence»<sup>31</sup>; «Il me dit: Le “séjournant” est un, le gnostique est double»<sup>32</sup>.

Dans la halte traduite par Gloire mais qui peut l'être par Souveraineté AL EZZ «il dit il m'arrêta dans la gloire [majesté, souveraineté] et me dit: Nul ne la possède excepté moi, (la souveraineté) et elle ne convient à personne d'autre

<sup>26</sup> J. Arberry, *Book of spiritual addresses*, p. 146-147.

<sup>27</sup> Ibid., 147.

<sup>28</sup> *Voyous*, p. 197.

<sup>29</sup> *Livre des Stations*, p. 67.

<sup>30</sup> *Livre des Stations*, p. 13.

<sup>31</sup> Ibid., p. 16.

<sup>32</sup> Ibid., p. 17.

*qu'à moi (la souveraineté, je souligne). Je suis le glorieux dont le voisinage ne peut être supporté, et dont l'endurance ne peut être approchée.»<sup>33</sup>*

Non-chemin, non-voie, rien, nulle part et pourtant auto-position, souveraineté dans le rien et voici l'un des lieux de la poésie et c'est de cela qu'il parle, puisque le poème est le dernier recours, manifeste et patent, proche et latent. *«J'ai manifesté le patent et je suis plus manifeste que lui; sa proximité ne m'atteint pas et son existence ne parvient pas jusqu'à moi. J'ai dissimulé le Latent, et je suis plus dissimulé que lui; sa preuve ne s'applique pas à moi, et son chemin ne mène pas directement à moi.»<sup>34</sup>*

Al Niffari, errant ne connaissant aucun chemin, privé et dépouillé d'archive et d'assignation, sans adresse pour la sépulture, à peine trouvé aussitôt perdu, figure du désert qu'il parcourut sans repos, n'est-il pas avec ce désert une figure paradoxale de l'aporie?<sup>35</sup>

*«"il faut" se rendre là où il est impossible d'aller. Là-bas, [...] vers l'au-delà du nom [...] dans le nom.»<sup>36</sup> [je souligne]*

Expérience ontologique de lieu. Il m'a dit d'aller au-delà de mon ipséité, de mon auto-position et de ma position, au-delà de ma halte. Le séjournant, que je suis puisque «il m'a dit», lui par *L'aporie de lui*, d'aller au-delà de la connaissance et de la reconnaissance, du savoir et de la gnose, parce que le séjournant, lui, est unique, il est à la croisée des chemins dans un désert sans désert, au fond de ce «ni, ni», il aurait peut-être dit «si, si», ou mieux encore, dit «oui, oui» .

---

<sup>33</sup> *Livre des stations*, p. 3.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 3.

<sup>35</sup> Derrida, *Sauf le nom*, p. 52.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 63.